

Analyse de livre

■ Jean Naudin
**La salive, Don Quichotte,
 le chien, le nuage**
 Paris : éditions Encre marine, 2023

Le nécessaire hasard

« Articulé au réel et à la joie de vivre de façon dynamique, le hasard que l'on nie est, pour la libre vérité, la condition de félicité du quotidien. C'est la raison pour laquelle le paranoïaque n'est jamais un homme heureux, s'il est d'abord excessivement confiant, il est toujours déçu car sa réalité – en cela délirante – repose sur l'exclusion systématique du phénomène du hasard. Aussi suis-je heureux que ce beau livre puisse se faire. [...] Le plus difficile pour qui participe à la construction d'un livre est de bien le finir afin qu'il puisse rester ouvert quand le lecteur le souhaite. Les fins elles aussi doivent beaucoup à l'équilibre du temps, de l'espace, de l'histoire et du hasard. »

JN, 2023, pp. 13-14

Jean Naudin est un homme heureux. Il est en tout cas raisonnable, le suivant à la lettre, de le postuler tant il laisse place au hasard dans cet étrange objet. Assurément un livre (un grand !), probablement un essai inclassable, entre psychiatrie, philosophie phénoménologique (dont l'érudition de certains passages mérite d'être soulignée), littérature et poésie (« L'homme devient poète pour pouvoir vivre encore dans la captivité » (p. 52)). Ce livre est peut-être à la phénoménologie clinique

ce que *La chasse au Snark* [1] est à la littérature, et s'essayer à l'exercice du recensement d'une telle œuvre n'est guère simple, sauf à accepter d'emblée que c'est une affaire perdue d'avance (un peu comme la rencontre du Snark...). Il s'agirait, en quelque sorte, de « recenser l'insensé » ; du moins l'œuvre de celui qui a si souvent côtoyé ce dernier (sans d'ailleurs trop chercher à le re-senser, soit dit en passant). Car Jean Naudin est un poète-philosophe, bien sûr, mais il est aussi accessoirement psychiatre (Jean-Auguste Ingres ne saurait en pareille circonstance plus où se mettre !).

Ce livre procède par paquets, des *petits paquets de philosophie clinique et appliquée*, nous dit son sous-titre. En effet, la plupart des textes répondent à la structure de petits paragraphes, incisifs, fluides – ils doivent « couler de source » (p. 71) – et précis, parfois écrits dans le train menant l'auteur à une nouvelle conférence. L'héritage de cette *Gestalt* et de ce style (sorte d'*Erlebnistypus* dont on sait que ces deux formules sont essentielles à la phénoménologie), assumé par l'auteur, est à situer dans la redécouverte de l'Oulipo, se jouant des mots, des structures et des nombres¹ (ce qui n'est pas anecdotique quand on est psychiatre et universitaire en ces temps). Sans que l'auteur ne le dise, c'est parfois aussi à la morphologie graphique de Nietzsche ou de Wittgenstein que l'on pense

¹ Rappelons que Raymond Queneau aimait à dire que l'Oulipo se définissait d'abord par « ce qu'il n'est pas » mais assumait que « ses recherches sont naïves, artisanales et amusantes » (*Bâtons, chiffres et lettres* [2], p. 298). Il est d'ailleurs difficile de croire que les recherches de Jean Naudin pourraient ne pas se retrouver dans un tel descriptif.

en découvrant ces fusées verbales éblouissant de justesse, rendant le lecteur conquis mais jamais certain. Quant à la méthode des petits paquets à laquelle l'auteur consacre un chapitre entier (*Écrire par paquets. Une méthode de résolution des problèmes d'écriture et de signification applicable au texte et au délire*), il révèle l'avoir empruntée à un patient philosophe (ou l'inverse... tiens donc...), relation de quarante années qui mourra du coronavirus dans son service de psychiatrie à 103 ans et qui se découvrirait, hors du temps, précurseur de Kant, Hegel ou Sartre « dont il pensait qu'ils le pillaient sans vergogne » (p. 77)². Serge, tel était son nom, n'avait peut-être pas entièrement tort. Arthur Tatossian, que l'on se plait avec Naudin à nommer affectueusement Tato, fit remarquer à ce dernier que « La méthode intuitive de Serge n'était pas autre chose que celle de la réduction phénoménologique, qui lui avait été imposée par sa pathologie » (p. 79).

Il me semble raisonnable de penser que cet essai est avant tout un grand livre de méthode. Non pas de la pratique clinique, mais de l'écriture sur celle-ci. Comment écrire sur l'indicible à l'heure où la littérature scientifique est de plus en plus asséchée par la « contrainte numérique » (p. 70), souvent réduite même dans ses concessions qualitatives à un réductionnisme et naturalisme allant tout simplement à l'encontre de l'expérience ? Jean Naudin choisit l'écriture-limite en revenant d'abord à plusieurs reprises sur le paradoxe du langage : « il est toujours délicat pour le phénoménologue d'attendre du langage qu'il ait à décrire des expériences [...] qui se situent en deçà ou au-delà de lui-même » (p. 154). Ensuite il procède par « cas éclairés »

² Je me permets également de renvoyer à l'excellente interview de Jean Naudin que réalise Jean-Arthur Micoulaud-Franchi le 11 juillet 2024 dans le cadre du DIU de Philosophie de la Psychiatrie et qui est disponible sur *YouTube*. <https://www.youtube.com/watch?v=rCT-sEmXCtZk> (consulté le 24 juillet 2024).

Rubrique coordonnée
 par Joséphine Caubel

(p. 177). Ceux-ci ont comme potentialité de « montrer où se situe l'action thérapeutique et comment elle se fait en faisant sens » (p. 178). Et l'on est alors touché (concerné ou ému) par les évocations de Roger, tenant avec sa mère un stand de brocante de DVD pornographiques (p. 116), de Catherine, évoquant rythmes et constructions, (p. 130), de Daniel, qu'il rencontre (comme Kuhn avec Georges) dans un train en parlant d'anglais et de voyages (p. 132), ou encore de René qui observe la permanence du changement (p. 145), d'Eddy (p. 244), de Jill (p. 248) et de Jenny (p. 250) renvoyant chacune et chacun à leur façon aux enveloppes du *Dasein*. Ces « cas-éclair » seront également des moments propices, l'air de ne pas y toucher, à des théorisations subtiles, entre autres sur le *burn-out* (p. 135) ou, plus magistralement encore que tout autre selon moi, autour des cas issus du chapitre consacré aux expertises pénales pour lesquels Jean Naudin en appelle à rien de moins que la *douceur*.

Mais s'il est un cas emblématique de ce livre, c'est bien celui de Jean N. : « Cette expérience surprenante, d'être soi-même le patient dans une étude, a été très instructive. J'en ai probablement autant appris sur moi-même que sur la clinique en soi. Éprouver soi-même des sensations ou des symptômes que l'on n'a pu jusqu'alors rendre présents à sa propre conscience que par le pouvoir de l'imagination [...] est une chose. Mais ressentir soi-même cette souffrance sans en percevoir la raison en est une autre. L'expérience du paysage et de la durée s'en modifie » (p. 179). Et si J. Naudin analysant Jean N. nous montrait ici quelque chose de l'ordre de l'auto-analyse phénoménologique ? Son analyse didactique à lui. Cette expérience lui permet de donner force et matière à des concepts vagues comme ceux de guérison, de changement et de rétablissement, apparaissant alors plus incarnés et même, pour reprendre ses mots, « amalgamés » (p. 188).

Puis vient le chien. Peut-être chef-d'œuvre de ce livre. Moment

où la méthode des paquets est à son paroxysme, où l'auteur cherche moins à structurer un propos qu'à prononcer l'indicible. Ce chapitre rend au chien, à l'animal en général, ce dont la phénoménologie a eu coutume de le priver. Il est bien plus riche en monde que ne le pensait Heidegger. On sent Naudin fâché : « Voilà bien quelqu'un qui n'aimait pas les chiens. Imaginons qu'il puisse y avoir des chiens dont le monde soit plus riche que le sien » (p. 67). Car par son flair³, le monde du chien est « bien plus grand que celui de l'homme » (p. 53). Je serais curieux de savoir si l'auteur accepterait de dire que pour être thérapeute il faut être chien (plus qu'avoir du chien). Je me suis toujours demandé si, comme le chien le fait admirablement pour l'humain, l'humain pourrait prendre soin du chien ? Le drame de l'humain ne serait-il pas qu'il se jouerait soignant ou thérapeute ? Alors que le chien conserve cette spontanéité et cette insouciance de ne surtout pas être thérapeute pour prendre soin. Mais qu'a-t-il que nous n'ayons pas ? Réponse : « Plus qu'un moi, le chien a comme le poète un *ethos* » (p. 52). Secret de la thérapie ?

« Peut-on encore s'échapper en comptant d'un monde façonné, fasciné, fatigué par les comptes ? » (P. 92). Il faut savoir que Jean Naudin est un rockeur, que faire de la poésie psychiatrique est un acte politique. L'un des drames de nos disciplines est certainement ces trop nombreux collègues qui estiment que, répondant à l'idéal de la science et du savoir (ou pour toute autre raison, comme le manque de courage peut-être ?), leur travail n'est guère politique. Qu'ils ne devraient pas s'outiller d'une philosophie politique interrogeant le sujet au sein des normes sociales et des jeux et enjeux de pouvoir qui s'entremêlent autour de lui et auxquels

³ L'auteur ne fait pas le lien mais il a peut-être été influencé par le récent ouvrage de Bruce Bégout sur les ambiances, faisant du flair une pièce essentielle de la possibilité de voyager d'une ambiance à l'autre ([3], p. 183).

il contribue. Pour notre auteur, la condition politique de la psychiatrie se loge dans les normes. Il s'agit d'une micropolitique, à hauteur d'homme, influencée par l'anthropologie phénoménologique de Schwartz et Wiggins, articulant la liberté du sujet aux préoccupations pour son autonomie, voire à la lutte pour la norme. Et si cette dimension *infrapolitique*⁴ était bien plus présente qu'il ne semble à première vue ? S'il s'agissait de la première motivation dissimulée sous l'air amusé et doux de Jean Naudin ? La genèse de *La Chasse au Snark*, que j'évoquais tout à l'heure, s'est comme le confesse son auteur faite à l'envers. Lewis Carroll est parti du dernier vers (« Car le Snark était un Boojum, vous voyez »), puis il a inventé son histoire en remontant vers le début : « Je ne savais pas ce que cela signifiait, alors ; je ne sais pas ce que cela signifie maintenant ; mais je le notais, et peu après le reste du poème m'est apparu, et la phrase venue en premier était la dernière ligne » ([1], p. 4). La fin était donc dans le commencement. Que nous dit la dernière phrase du livre de ce rusé de Jean Naudin : « L'*époché* ne sert à rien d'autre qu'à libérer de l'enfermement dans les sciences et se rapprocher librement de la vie quotidienne » (p. 273).

Coda. On comprendra par ces quelques évocations que Jean Naudin est un fervent défenseur de l'anomalie. Il démontre que c'est en considérant l'expérience du sujet comme une création de normes, inédites et déstabilisantes même pour le clinicien chevronné, que l'on rencontre l'expérience intime du sujet et que le mystère d'autrui et de l'intersubjectivité, véritable clé de voûte de la démarche de l'auteur (sans aucun doute de la carrière du psychiatre qu'il est également), s'éclaircit peu à peu produisant parfois des effets d'éblouissement, logeant dans une zone d'insu qui toujours demeure.

⁴ J'emprunte ce mot à James C. Scott. Voir par exemple « Infra-politique des groupes subalternes » [4].

Cette *micro-phénoménologie* (p. 11) est précieuse car, plutôt que de vouloir la gommer, elle assume la dimension de hasard et d'inutilité nécessaire au vécu. Son concepteur l'assume pour ses petits paquets qui « pour la plupart [...] ne servent à rien et ne serviront à personne. Ils ne peuvent pas être utilisés » (p. 12). Existe-t-il meilleure éthique pour un psychiatre que de mettre à jour l'*utilité de l'inutile*⁵ ? Je ne résiste en tout cas pas à citer Giono qui, en plus du prénom, partage le même accent chantant avec l'ami Naudin : « La jeunesse, dit l'homme, c'est la joie. Et, la jeunesse, ce n'est ni la force, ni la souplesse, ni même la jeunesse comme tu disais : c'est la passion pour l'inutile. Inutile, ajouta-t-il en levant le doigt, qu'ils disent ! » [8]. Si « psychothérapie et phénoménologie font bon ménage » (pp. 108-119), sur le modèle du chien ou de Sancho Panza, c'est peut-être en évacuant la

nécessité de se rendre utile – « ni sauver, ni guérir » (p. 108) – en se néantisant et en ne jouant pas au thérapeute. En étant simplement là. À l'écoute et disponible. Optimiste et empreint de *félicité* (mot qui revient « anormalement » souvent dans ce livre) : « *Un psychiatre, ça doit être joyeux* »⁶. Peut-être que Jean Naudin, influencé par les *Grundformen* de Binswanger, irait jusqu'à parler d'amitié. Une amitié certes bizarre.

Pour le dire comme s'autoriserait à le dire l'auteur... Mots essentiels qui n'ont pas, faute de place, été développés : salive, musique, Bin Kimura, Contre le modèle biopsychosocial.

Jérôme Englebert
Professeur à l'Université libre
de Bruxelles et à l'Université
catholique de Louvain, Belgique.
jerome.engagebert@uclouvain.be

Liens d'intérêts

L'auteur déclare ne pas avoir de lien d'intérêts en rapport avec cet article.

Références

1. Carroll L. *La Chasse au Snark*, Paris : Seghers, 1874.
2. Queneau R. *Bâtons, chiffres et lettres*. Paris : Gallimard, 1994.
3. Bégout B. *Le concept d'ambiance*. Paris : Seuil, 2020.
4. Scott JC. Infra-politique des groupes subalternes. *Vacarme* 2006 ; 36 (3) : 25-29.
5. Ordine N. *L'utilità dell'inutile. Manifesto*. Milan : Bompiani, 2013.
6. Tatossian A. *La phénoménologie des psychoses*. Paris : Le Cercle Herméneutique, 1979. p. 237.
7. Giono J. *Que ma joie demeure*. Paris : Poche, 1935. p. 33.

⁵ Selon les bons mots de Nuccio Ordine dans *L'utilità dell'inutile* [5].

L'on relèvera également la « glorieuse inutilité de la phénoménologie » revendiquée par Tatossian, (*La phénoménologie des psychoses* ([6], p. 237).

⁶ Dans l'interview citée précédemment (voir³, 35:09). Il continue en disant : « *un psychiatre qui n'est pas joyeux, c'est un emmerdeur* ».